

Un encyclopédisme oublié : la curiosité en ses cabinets

Gauthier AUBERT

Résumé

Entre le XVI^e et le XVIII^e siècle, nombreux ont été les princes, ecclésiastiques et autres notables qui étaient aussi des « curieux », c'est-à-dire des hommes qui tentaient de saisir le monde dans sa diversité foisonnante par l'accumulation d'objets hétéroclites regroupés dans ce qu'on a appelé des « cabinets de curiosités ». La redécouverte souvent esthétisante dont ces derniers sont aujourd'hui l'objet ne doit pas faire oublier que l'ambition qui sous-tendait ces accumulations de pièces était un véritable projet encyclopédique qui ne put résister à l'expansion et à la division des connaissances au siècle des Lumières. Les « curieux » cèdent alors la place aux « collectionneurs » tandis que, au même moment, le livre s'impose comme support de l'ambition encyclopédique, jusqu'à en capter le nom.

Mots-clés : cabinets de curiosités, collections, encyclopédisme, Lumières, musées, Renaissance.

Abstract

Between the 16th and the 18th centuries, there were many princes, clergymen and other notables who were also “curieux”, or men who tried to understand the world in its abounding variety by accumulating rarities in what were called cabinets of curiosities. The overly aesthetic rediscoveries of these cabinets over the last few years should not make us forget that the ambition which motivated the accumulation of pieces was a real encyclopedic project. The latter, however, did not outlive the expansion and division of knowledge, which sealed the fate of the “cabinets de curiosités” during the Enlightenment. The “curieux” were replaced by “collectors” whereas at the same time, the book became the chosen and exclusive medium of encyclopedic ambition.

Keywords: cabinets of curiosities, collections, encyclopedism, Enlightenment, museums, Renaissance.

Enfant des Lumières, la culture dite générale a succédé aux anciennes humanités¹, mais le siècle de Montesquieu a surtout été fatal à cette autre manière de penser le monde dans sa diversité et sa globalité : la culture de la curiosité, dont les cabinets du même nom ont été l'une des expressions les plus remarquables². Émergeant à la Renaissance, cette curiosité

1. COMPÈRE (Marie-Madeleine), « Des humanités à la culture générale », dans JACQUET-FRANCILLON (François), KAMBOUCHNER (Denis) (dir.), *La Crise de la culture scolaire*, Paris, Presses universitaires de France, 2005, p. 65-76.

2. POMIAN (Krzysztof), *Collectionneurs, amateurs et curieux : Paris, Venise, XVI^e-XVIII^e siècles*, Paris, Gallimard, 1987, qui constitue la base du renouveau des études sur le sujet, en compagnie de SCHNAPPER (Antoine), *Le Géant, la licorne et la tulipe : collections et collectionneurs dans la France du XVII^e siècle*, Paris, Flammarion, 1988 et *Curieux du Grand Siècle : collections et collectionneurs dans la France du XVII^e siècle*, Paris,

est d'ailleurs contemporaine de l'invention par Rabelais du mot « encyclopédie » en langue française³. De manière cependant révélatrice, le lien entre curiosité et encyclopédie n'a été établi que récemment, non sans raison, sans doute, tant le second terme paraît, depuis Diderot et d'Alembert, accoucheur d'une modernité intellectuelle à laquelle le premier semble bien étranger.

Pourtant, depuis une vingtaine d'années, cet encyclopédisme oublié, à usage moins scolaire que notabiliaire, « pré-moderne », enseveli sous l'énorme poussée savante que nous avons connue depuis deux siècles, est redécouvert, non sans lien certainement avec les doutes croissants sur la capacité de la science à résoudre les problèmes de l'humanité⁴. Mais plus que la résurgence actuelle des cabinets de curiosités⁵, je souhaiterais surtout évoquer les circonstances de la mort de cette pratique culturelle qui consistait, pour nombre d'Européens éduqués de l'Époque moderne, à accumuler des objets variés et *a priori* sans rapport les uns avec les autres⁶.

L'âge d'or des cabinets de curiosités

Il importe néanmoins de présenter rapidement ce que furent les cabinets de curiosités et de préciser en premier lieu que, à l'Époque moderne, le mot « collectionneur » n'existe pas ; on emploie communément le terme de « curieux », qui renvoie aux cabinets de curiosités. Le « curieux » est en effet celui qui rassemble des objets qui, ce faisant, perdent leur finalité première pour devenir objets d'étude, de contemplation ou de décoration et sont mis en relation avec d'autres avec lesquels s'établit ainsi une parenté, dans un espace conçu à cet effet, appelé « cabinet ». Les mots ont ici leur importance : le passage du « curieux » au « collectionneur » renvoie, on le verra, à deux manières d'appréhender ces objets, qui se succèdent : à l'époque de la « curiosité », qui s'épanouit au temps d'une large Renaissance, succède celui des « collections », qui s'affirment de plus en plus au temps de la seconde modernité, et au-delà.

Flammarion, 1994 et de LUGLI (Adalgisa), *Naturalia et Mirabilia : les cabinets de curiosités en Europe*, Paris, Adam Biro, 1998. Signalons aussi le lumineux petit ouvrage de SCHAER (Roland), *L'Invention des musées*, Paris, Gallimard, 1993 et, sous la direction du même, le remarquable catalogue de l'exposition de la BnF, *Tous les savoirs du monde : encyclopédies et bibliothèques de Sumer au XXI^e siècle*, Paris, BnF/Flammarion, 1996.

3. *Pantagruel* (1532), chap. XIII.

4. BOY (Daniel), « Enquêtes d'opinion : la science en crise ? », 2004, <<http://www2.cnrs.fr/journal/1715.htm>>.

5. Sous une forme qui sent souvent bon une joyeuse post-modernité assumée et entendue comme désir de réenchantement du monde et dont le château d'Iron (Deux-Sèvres) constitue sans doute aujourd'hui l'exemple le plus frappant.

6. Ce texte constitue une version augmentée de celui que j'ai fait paraître dans FIGEAC (Michel) (dir.), *L'Ancienne France au quotidien : vie et choses de la vie sous l'Ancien Régime*, Paris, Armand Colin, 2007, p. 85-90.

Puisant ses racines dans l'Antiquité, s'exprimant au Moyen Âge à travers les trésors religieux et princiers, la pratique de la collection connaît une nouvelle jeunesse à partir du XVI^e siècle. L'élargissement de l'horizon intellectuel lié à la redécouverte de l'Antiquité d'une part et aux grandes découvertes d'autre part, vient se greffer sur l'amour des beaux objets qui est de tous les temps, dans le contexte de la multiplication des imprimés, qui met les connaissances à la portée d'un nombre sans précédent d'individus. Ainsi, se détachant plus ou moins nettement de la très princière « chambre des merveilles » où domine la démonstration de prestige et de puissance⁷, la curiosité se développe dans des milieux relevant néanmoins toujours peu ou prou des élites urbaines cultivées. Ainsi le gros de la troupe est-il composé d'ecclésiastiques et de gens de justice et de santé (apothicaires, médecins, chirurgiens). À cela s'ajoutent des couvents, des collèges ou des académies. La géographie française des cabinets, telle qu'elle apparaît dans l'inventaire que tente le médecin castrais Borel en 1649 montre déjà l'importance de Paris et du Midi⁸ : la curiosité est ainsi bien liée au pouvoir, à l'argent d'une part, à l'influence italienne, aux possibilités d'approvisionnement en antiquités et à l'épaisseur de la tradition lettrée chez les élites urbaines d'autre part. La curiosité génère toute une sociabilité, car les cabinets se visitent : Thomas Platter peut voir, à Montpellier, les curiosités amassées par Laurent Joubert⁹, et Louis XIII honore de sa venue le cabinet aixois de Borilly. Cette sociabilité est aussi structurée par des correspondances et des échanges et ainsi la république des curieux est-elle une sorte de province de la république des lettres. Pratique cependant très individuelle, les collections sont fréquemment vendues à la mort de leur auteur.

Cet individualisme curieux explique aussi les infinies nuances qui rendent toute généralisation, mais aussi toute typologie, délicate. De manière générale, la curiosité s'organise autour de deux pôles principaux qu'évoque bien le terme allemand de *Kunst und Wunderkammer*, chambre d'art (ce qui est œuvre des hommes) et de merveilles (ce qui est œuvre de Dieu). Il y a ainsi tout d'abord les *naturalia*, soit ce qui a été créé par Dieu. Innombrables, elles renvoient aux différents règnes, minéral,

7. MARRACHE-GOURAUD (Myriam), « Wunderkammer et Kunstammer », <<http://www.curiositas.org/document.php?id=950>>; FALGUIÈRES (Patricia), *Les Chambres des merveilles*, Paris, Bayard, 2003.

8. MARTIN (Pierre), « Pierre Borel, 1649 : "Rolle des principaux cabinets curieux, et autres choses remarquables, qui se voyent ez principales Villes de l'Europe. Redigé par ordre Alphabetique" », <<http://www.curiositas.org/document.php?id=412>>.

9. GAUDIN (Léon), *Félix et Thomas Platter à Montpellier, 1552-1559, 1595-1599 : notes de voyage de deux étudiants balois publiés d'après les manuscrits originaux appartenant à la bibliothèque de l'université de Bâle*, Montpellier, Coluet, 1892, p. 289 sq. (<<http://gallica.bnf.fr/...>>).

végétal et animal, ce dernier présent surtout par des fragments impu-
trescibles. Expression de la science du temps, la curiosité s'attache à ce
qui est rare, étonnant, exotique, bizarre, bref, curieux, et accueille de ce
fait volontiers le monstrueux. Le cabinet de curiosités est par excellence
le lieu où est mise en scène la capacité de Dieu à jouer avec sa Création.
On y trouve donc des pierres précieuses, des cornes de licorne aux ver-
tus curatives reconnues, des rémoras réputés capables d'arrêter des
bateaux, ou encore des coraux, des bézoards, la mandragore, sans oublier
les fleurs rares, etc. Au moins autant que la beauté ou la rareté de l'objet,
compte le récit qui l'entoure et les vertus qu'on lui attribue. L'autre pôle
est celui des *artificialia*, les réalisations des hommes. Cependant, les
objets fabriqués par des peuples d'outre-mer relèvent des *naturalia* en
raison de l'intérêt suscité par les matériaux qui les composent, et de
l'absence de conscience ethnographique avant le XVIII^e siècle. Tel n'est
pas le cas des peintures et des sculptures, qui voisinent avec les pièces
d'orfèvrerie, les instruments de physique, de mathématiques, de
musique, des armes mais aussi avec les antiquités. Seuls les curieux les
plus fortunés peuvent prétendre à la belle statuaire antique, mais nom-
breux sont ceux qui amassent les « petites antiquités », particulièrement
des médailles, souvent romaines, jugées complémentaires des textes des
Anciens. En effet, la plupart des curieux conçoivent leur démarche en
lien avec la culture livresque, privilégiant l'étude dans la tradition de
l'otium. Le frontispice de la *Museografia* de Neickel (1727) montre ainsi,
de manière révélatrice, un espace rêvé aux murs parés d'un côté de
livres et, de l'autre, d'objets et d'images, entre lesquels un homme étu-
die des coquillages un ouvrage à la main. Enfin, malgré les problèmes
moraux que cela pose, les hommes prennent place dans les cabinets,
principalement sous la forme de restes attribués aux « géants » (donc de
pachydermes), sous celle de « monstres » (cyclopes, siamois, etc.) et de
momies, auxquelles on attribue aussi des vertus médicales. *Naturalia* et
artificialia ne sont pourtant pas séparés, mais plutôt mis en relation et
en concurrence, et parfois fusionnent quand, par exemple, un coquillage,
un œuf ou un corail sont montés sur une pièce d'orfèvrerie.

En tant qu'espace, le cabinet de curiosités est l'héritier du *studiolo* et
du cabinet que l'on pouvait se réserver pour se retirer et dans lequel
pouvaient trouver place des objets précieux et rares. Mais le cabinet de
curiosités va plus loin car il a pour ambition de reconstituer le « *theatrum
mundi* », un « microcosme » qui entre en écho avec le « macrocosme ».
Le désir de miniaturisation trouve un aboutissement dans le célèbre
Kunstschrank (« meuble, cabinet d'art ») offert par la ville d'Augsbourg

au roi de Suède en 1632¹⁰. Chez les plus fortunés, le cabinet de curiosités est moins une pièce qu'un ensemble de pièces dans lesquelles le curieux rassemble ses objets, qu'il peut le cas échéant associer à ses livres, réunissant ainsi en un même espace tous les supports de la connaissance, la connaissance par l'objet, et celle par les textes, la connaissance sensible et la connaissance intellectuelle. Le cabinet est donc un lieu d'étude, mais aussi d'émerveillement, et de méditation, qui s'apparente d'une certaine manière aux natures mortes, dont le succès culmine justement au temps de l'âge d'or de la curiosité.

Le mode d'organisation est double et le cabinet se laisse découvrir à deux niveaux : celui du rangement et celui du classement. Il y a en effet tout d'abord le cabinet réel, celui que l'on voit, constitué d'étagères, de tiroirs, de bacs, le tout plus ou moins travaillé en fonction des moyens et des goûts du propriétaire. Si une certaine logique peut apparaître ponctuellement — pour les suites de médailles en particulier —, et si des regroupements thématiques existent — avec l'herbier ou le coquillier par exemple —, les contraintes d'espace jouent aussi, qui conduisent par exemple à mettre les gros objets sur le sol, ou, s'ils ne sont pas trop lourds, en hauteur : au plafond du cabinet peut être ainsi accroché tel canoë amérindien ou lapon, en compagnie des carcasses de tortues, des crocodiles et des serpents empaillés. Le cabinet peut aussi avoir un prolongement *extra muros*, avec un jardin botanique, comme à Blois, chez Gaston d'Orléans — par ailleurs grand amateur de *naturalia*, de médailles et d'œuvres d'art —, à moins que ce ne soit le contraire, comme chez l'apothicaire poitevin Contant (v. 1562-1629), qui, profession oblige, a commencé par être un homme de jardin. La logique qui prévaut à la disposition des objets dans l'espace est également guidée par le souci du coup d'œil, par le désir de rendre l'ensemble agréable, plaisant à la vue. À ce premier niveau d'organisation peut s'en ajouter un autre, celui du cabinet décrit par le catalogue, qui fonctionne comme un guide raisonné des collections. L'ordre choisi et les commentaires relatifs aux objets, qui échappent à tout modèle préétabli, sont alors révélateurs des conceptions scientifiques en cours dans le public cultivé.

L'automne de la curiosité

Au cours de la seconde modernité, plusieurs évolutions se font jour. Le probable élargissement de cette pratique est le premier trait à relever.

10. Conservé aujourd'hui à l'université d'Uppsala.

Dans la capitale du royaume, le nombre de collections s'élèverait en 1649, selon Borel, à une trentaine, alors que Krzysztof Pomian estime qu'elles sont environ cent cinquante entre 1700 et 1720 et près de cinq cents entre 1750 et 1790. Il est toutefois difficile de prendre la mesure exacte du phénomène, en raison de la diversité des critères retenus par les contemporains comme par les auteurs modernes. Professionnels de santé, ecclésiastiques et robins sont désormais (légèrement) dépassés par les nobles annonçant un titre, signe tout autant du ralliement du second ordre au savoir que du prestige d'une pratique qui reste d'abord royale. Le monde de la curiosité attire donc toujours une partie de ceux qui sont passés par les collèges, mais on note aussi la présence de plus en plus marquée des financiers et des négociants. Conséquence également de cet élargissement, le marché de la curiosité se développe et se structure. Chez un Gersaint, à l'enseigne si célèbre, on trouve tout ce qui se collectionne, des tableaux aux coquillages. C'est aussi au XVIII^e siècle que sont élaborés des catalogues de vente des collections issues des ventes aux enchères après décès : nés en Hollande au début du XVII^e siècle, ils n'apparaissent à Paris qu'en 1699 et se multiplient ensuite. S'éloignant de leur origine notariale, ces catalogues constituent une source essentielle de notre connaissance de la curiosité, d'autant que nombre d'entre eux sont annotés. Ainsi voit-on onze dessins de Rubens vendus 15 livres à la vente Crozat en 1741, un squelette d'enfant et deux beaux coraux rouges trouver preneur pour respectivement 24 et 120 livres chez feu Bonnier de La Mosson en 1744, chez qui on trouve encore un lot de vêtements d'Indiens et de Chinois pour 64 livres. Les collections du duc de Sully sont dispersées pour 30 000 livres en 1762, et celles de Crozat de Thiers estimées même 500 000 livres en 1772. Ce sont là des chiffres extraordinaires sans doute, car bien des collections, notamment en province, étaient de modestes ensembles qui se chiffraient en centaines, voire en dizaines de livres, d'après les inventaires et ventes après décès. En province, et à part Lille où existent aussi des catalogues de vente, le marché de la curiosité est plus difficile à saisir. Il faut dire que Paris est plus que jamais la capitale française de la curiosité, avec environ la moitié des collections d'histoire naturelle et artistiques du XVIII^e siècle. En province, la géographie de la curiosité épouse celle de la culture savante en son ensemble, laissant apparaître une zone de faible densité dans une grande France atlantique et centrale.

Parallèlement à son amplification, la curiosité mue au temps des Lumières. Les médailles — à leur apogée entre 1680 et 1720 — sont moins en vogue que les coquillages, signe, selon Krzysztof Pomian, que

l'on se préoccupe désormais moins d'érudition que de « philosophie ». Dans le même temps, la peinture italienne et le « grand genre » paraissent moins intéresser que la petite manière et les écoles du Nord. La curiosité apparaît donc bien toujours fille de son temps. Ainsi subit-elle, à la fin du XVII^e siècle, la charge de ceux qui, tel La Bruyère, dénoncent la vanité de cette démarche qui s'enlise dans le particulier¹¹. Enfants de leur siècle, les curieux tendent alors à orienter leur passion dans le sens de l'utilité. Le financier Crozat (1665-1740) ouvre ainsi ses collections au jeune Watteau. Les cabinets de Lemery (1645-1715) et de Rouelle (1703-1770) deviennent le cadre de cours publics de chimie¹². Le désir de faire œuvre utile se lit aussi dans le testament de ces curieux qui, tel le Rochelais Lafaille (1718-1782), lèguent leur collection à une collectivité — ici l'académie locale — afin d'en assurer l'ouverture au public. Le nombre de ces évergètes est cependant réduit, surtout comparé à l'Italie, sans doute en raison de la faible capacité des villes à apparaître, en France, comme le cadre où les notables pouvaient s'illustrer en passant à la postérité. En France, la création des musées doit plus aux confiscations révolutionnaires qu'à la générosité des curieux.

Le siècle des Lumières voit également s'opérer ce qui est, selon Krzysztof Pomian, un véritable « dressage de la curiosité ». Par cette expression, celui-ci a voulu signifier que loin de vivre dans une île coupée du monde savant, la curiosité était travaillée — avec un léger retard sur l'avancée des sciences en raison de l'amateurisme de la plupart des curieux — par les nouvelles exigences scientifiques. Ainsi le bizarre, le merveilleux, l'exotique cèdent-ils du terrain. Il faut dire que c'est autour de 1700 que la plupart des créatures extraordinaires (sirènes, licornes, etc.) sont reléguées au pays des fables. Le désenchantement du monde pénètre ainsi progressivement chez les collectionneurs. Cette mutation s'accompagne du déclin de la quête de l'objet unique, remplacée par celle de séries constituées en fonction des acquis de la science moderne. La mode est à la minéralogie, à la conchyliologie et à l'entomologie, qui se classent et s'inventorient en intégrant les acquis des Réaumur et autres Linné, eux-mêmes collectionneurs. La curiosité témoigne ainsi du goût croissant pour le classement ordonné selon des critères qui se veulent rationnels. Le déclin du merveilleux dans les collections a pour corollaire un goût de plus en plus prononcé pour ce qui est issu du terreau local. C'est un phénomène nouveau : en 1727 encore,

11. *Les Caractères*, « De la mode », 1691.

12. TATON (René) (dir.), *Enseignement et diffusion des sciences en France au XVIII^e siècle*, Paris, Hermann, 1964.

Neickel recommandait de ne pas accueillir dans son cabinet « un chien ou un lièvre ordinaire, un oiseau qu'on peut tirer par vingt ou trente fois ». Mais à une époque qui est celle des *Réveries du promeneur solitaire*, les curieux se penchent de plus en plus sur les *naturalia* les plus banales qui peuplent leur petite patrie. De la même manière, un intérêt croissant se fait jour pour les vestiges des antiquités « nationales », comme le montre la collection d'objets « celtiques » du président de Robien (1698-1756). Tout n'a pourtant pas changé au XVIII^e siècle et Antoine Schnapper s'est plu à relever que le dressage de la curiosité était une œuvre inachevée. Les curieux restent en effet souvent d'incorrigibles amateurs qui gardent leurs distances avec l'austérité de la science, la vraie, qui, elle, a besoin de séries pour fixer des lois et dédaigne (ou affecte de dédaigner ?) les *unica* tout juste bons à susciter des Ah ! et des Oh ! béats. Le temps n'est alors plus très loin, qui va voir la culture de la curiosité glisser vers les bas-fonds de l'échelle des valeurs savantes, jusqu'à trouver dans les fêtes foraines et les cirques un refuge privilégié¹³. Mais Antoine Schnapper rappelle toutefois avec malice, que, par exemple, le très sérieux Muséum d'histoire naturelle de Nantes expose la peau d'un citoyen de l'an II qui aurait souhaité voir sa dépouille transformée en tambour s'il mourait au combat contre les Vendéens...

De la curiosité aux collections

La dernière évolution majeure du XVIII^e siècle est la spécialisation. Ce n'est pas à vrai dire là aussi une absolue nouveauté. Très tôt en effet, certains curieux s'affranchissent du modèle encyclopédique. Il en va ainsi des ensembles rassemblés dans une perspective professionnelle par des médecins qui amassent des *naturalia* ou des peintres qui se constituent un fond en lien avec leur art. D'autres sont restés fidèles d'abord et avant tout aux vestiges du passé, à l'instar de Roger de Gaignères (1642-1715), qui présente l'originalité de s'intéresser précocement aux témoignages de l'histoire nationale. La promotion des arts plastiques, désormais érigés en beaux-arts, conduit par ailleurs certains à privilégier les peintures et les sculptures, dont le lieu privilégié est moins le cabinet — lieu originellement où l'on se retire — que la galerie — lieu de passage par excellence. Mazarin collectionne ainsi préférentiellement peintures, sculptures, tapisseries, gemmes et meubles, et s'ouvre peu aux curiosités naturelles. Quant à Jabach (1618-1695), sa collection est largement dominée par ses dessins.

13. On songe ici à l'histoire de « John » Merrick, le célèbre *Elephant man* de David Lynch ; rappelons également que le cirque Barnum comportait une collection de curiosités.

Chez d'autres, c'est la numismatique qui l'emporte, se faisant passion exclusive. Au début du XVIII^e siècle, le prince et la princesse de Conti ne collectionnent, eux, que les porcelaines. Quant à ceux qui prétendent au titre de savant, qu'ils soient praticiens ou académiciens, leur collection, orientée vers leur spécialité, peut les conduire à privilégier les seules sciences, donnant naissance à des cabinets d'histoire naturelle ou de physique. La spécialisation peut aussi se retrouver chez ces curieux de plein air que sont les fleuristes et les arboristes. Si, jusque sous Louis XIV, la curiosité «encyclopédique» a sans doute dominé, et s'il était rare, comme le note Antoine Schnapper, qu'un antiquaire n'ait pas aussi quelques curiosités naturelles, les collections plus ou moins spécialisées n'avaient jamais totalement disparu.

Le XVIII^e siècle marque un approfondissement de la spécialisation, et son triomphe. En 1727, après avoir dressé dans un texte resté célèbre ce qui serait le cabinet idéal¹⁴, et voyant celui-ci comme nécessairement encyclopédique, Dezallier d'Argenville (1680-1765) conclut son propos en insistant sur l'idée qu'une telle ambition est devenue difficile pour un simple particulier, ne serait-ce que pour des raisons financières. Dezallier savait de quoi il parlait, lui qui, d'après l'inventaire de ses merveilles dressé en 1766, avait amassé peintures, sculptures, estampes, dessins, minéraux, végétaux, animaux et médailles. De plus, l'extension des connaissances et des centres d'intérêts rendait chaque jour un peu plus vaine l'idée de tout avoir pour tout savoir. Il est probable que les avancées scientifiques du XVII^e siècle, singulièrement dans les domaines astronomiques (de Kepler à Newton) et anatomiques (spermatozoïdes, circulation du sang, etc.) aient nui à la curiosité : si l'infiniment grand et l'infiniment petit ne peuvent se collectionner, ils se laissent observer, ce qui explique l'essor notable des cabinets scientifiques, qu'ils soient de physique ou de chimie, où les lois de la nature sont interrogées à l'aide de machines et observées grâce à des instruments d'optique.

La spécialisation croissante a pour effet d'entraîner le divorce entre *artificialia* et *naturalia*, ces derniers étant rejetés dans le monde de la recherche scientifique. Ainsi la science et les arts amorcent-ils leur divorce¹⁵, tandis qu'une fracture se dessine entre les curieux tendant vers les savants et ceux qui sont attirés par l'esthétique.

L'éloignement des deux approches divise le monde des antiquaires, les uns penchant du côté des beaux-arts, les autres de l'histoire, en attendant

14. «Lettre sur le choix et l'arrangement d'un cabinet curieux», *Mercure de France*, juin 1727, p. 1294-1330.

15. MAIGRET (Jacques), «Les musées de sciences naturelles : entre science et art», *Histoire de l'art*, 2001, 49, p. 21-28.

que, avec l'invention de la préhistoire, les scientifiques s'en mêlent. De là découlent divisions académiques et muséographiques dont nous sommes toujours, au moins en partie, héritiers. L'encyclopédisme qui était, depuis la Renaissance, au cœur du fait de collectionner s'en éloigne désormais. Domine alors progressivement le collectionnisme, qui privilégie des segments spécialisés, des séries d'objets qui se comprennent les uns par rapport aux autres au sein d'un même univers thématique ou formel. On parlera ainsi de collection d'histoire naturelle, d'antiquités, de peintures, de minéraux, etc. Certes, la bonne vieille curiosité ne disparaît pas totalement et survit longtemps, ici ou là, mais de manière périphérique désormais¹⁶. Ainsi les salles de classes des écoles, lieu d'un savoir généraliste, ont-elles pu longtemps garder cet esprit, et ce n'est sans doute pas par pur hasard si la maison Deyrolle, longtemps fer de lance de l'équipement scolaire, est aujourd'hui considérée par le Tout-Paris comme l'incarnation la plus *hype* du cabinet de curiosités¹⁷. Loin de ces horizons, j'ai eu la chance de croiser, au soir de sa vie, un notaire de province en retraite, ancien élève des jésuites, trônant tel un dieu dans le bureau d'un pavillon moderne, entouré d'étagères remplies de livres, dont certains témoignaient d'un souci bibliophilique, de cartes célestes et géologiques, de fossiles, de minéraux rares et de souvenirs historiques. Il me plaît de penser qu'il était le dernier des curieux. Car les temps contemporains sont d'abord ceux de ces amateurs d'un domaine particulier, capables d'opérer des choix avec goût et discernement — on parle depuis 1828 de « collectionneurs » — même si Flaubert vient bientôt rappeler, avec Bouvard et Pécuchet, et Daudet avec Tartarin, que le ridicule peut toujours guetter celui qui se passionne pour la quête d'objets.

D'un encyclopédisme l'autre, et ainsi de suite ?

Au temps des Lumières, pourtant, le désir de maintenir réunis en un seul lieu tous les objets susceptibles de conduire vers les savoirs et le beau n'a pas disparu mais l'ambition paraît désormais impossible à un particulier. Le relais est en apparence pris par les musées, qui permettent en sus de répondre à l'aspiration du temps à la publicité des collections. De l'Ashmolean Museum d'Oxford à ce que Roland Schaer qualifie « d'encyclopédie publique » de Cassel en passant par la *Kunstkamera* de

16. Ainsi les collections de Joseph Denais (1851-1916) que l'on peut voir au musée du même nom à Beaufort-en-Vallée (Maine-et-Loire).

17. NONET (Emmanuelle), *La Maison Deyrolle : une version moderne du cabinet de curiosités ?*, mémoire de master 1, sous la dir. de Gauthier Aubert, université Rennes 2, 2010.

Pierre le Grand et le British Museum, l'Europe des Lumières est parcourue par ce rêve alexandrin et baconien.

En France, ce rêve, caressé par l'auteur de l'article « Louvre » dans l'*Encyclopédie*¹⁸, reste une utopie. Les révolutionnaires, tentés par l'aventure, mais aussi confrontés à la masse d'objets de tous types issus des collections du roi, de l'Église et des émigrés renoncent à saisir l'opportunité de créer un vaste temple des savoirs au Louvre, et entérinent dans l'espace la division des savoirs en dessinant un paysage muséographique dont nous avons hérité : les beaux-arts au Louvre, les médailles et autres « petites antiquités » avec la bibliothèque, les antiquités nationales au « musée des Monuments français », les sciences au Jardin des plantes rebaptisé muséum et les machines au Conservatoire des arts et métiers.

Mais, plus que le musée, dont l'ambition vient finalement buter sur les mêmes obstacles que le cabinet du particulier, le relais du rêve est alors pris par le livre qui, avec Chambers, puis, surtout, avec Diderot et d'Alembert, capte désormais l'encyclopédisme au point de l'incarner. Alors que dans l'édition de 1725 du dictionnaire de Furetière, on peut encore lire après une définition classique que « ce grand mot [d'encyclopédie] ne se dit plus que rarement », le dictionnaire de Trévoux, en 1771, note que, désormais, « plusieurs ouvrages portent le titre d'Encyclopédie pour marquer l'universalité des matières dont ils traitent ».

La disparition quasi complète du cabinet de curiosités du paysage élitaire à la faveur des Lumières n'a donc pas plus signifié la mort du rêve encyclopédique, ni même du goût du savoir chez les amateurs, que la disparition des dinosaures n'a signifié la fin de la vie terrestre. Pourtant, au XX^e siècle, le livre encyclopédique a atteint à son tour ses limites, confronté à l'impossibilité d'inventorier et de fixer les connaissances, mais aussi parce qu'il est enfermé dans une utopie alphabétique qu'a voulu dépasser Lucien Febvre avec l'*Encyclopédie française*¹⁹. À l'heure où le métier de vendeur d'encyclopédie disparaît, le relais est pris par l'écran interconnecté, nouveau support de ce vieux rêve de l'honnête homme. L'accès a certes remplacé l'avoir, mais le vœu reste, au fond, inchangé. Et d'une certaine façon, si le cabinet de curiosités revit encore quelque part, c'est peut-être moins sous les formes muséographiques qui fleurissent ici ou là, tiraillées entre reconstitutionnisme historique et esthétisme post-moderne, que sous nos yeux, à la maison, comme il se doit, où s'invite tout l'univers dans un joyeux et apparent désordre,

18. Éd. de 1765, t. 9, p. 706-707.

19. En 1933, Febvre écrit dans le texte de lancement que pour « restaurer la confiance dans le pouvoir de l'esprit » — déjà... — la méthode est la suivante : « Faire connaître ? Non. Faire comprendre. ».

où les découvertes les plus fraîches s'exhibent aux côtés des savoirs les plus éculés, quand ils ne sont pas rances. Face à ce qui est peut-être une nouvelle culture de la curiosité à ciel ouvert, tantôt mine d'or, tantôt décharge, face à la capacité de tout cela à griser l'esprit, l'antidote porte peut-être le nom de culture générale.